Récits de naufrages, incendies, tempêtes et autres évènements de mer (2e édition) – Auteur : Levot Prosper 1808-1878 – Editeur : Challamel aîné (Paris) – 1878 – sources : gallica.bnf.fr – droits : domaine public

NAUFRAGE

DES

BRIGS L'AVENTURE ET LE SILÈNE

près du cap Bengat

CINQUANTE JOURS DE CAPTIVITÉ DES NAUFRAGÉS EN ALGÉRIE

Au milieu du mois de mai 1830, par suite de départs successifs, la croisière devant Alger ne comptait que deux bâtiments, la frégate *la Bellone,* sur laquelle le capitaine de vaisseau **MASSIEN de CLERVAL**, qui commandait la station, avait arboré son guidon de commandement, et le brig *l'Aventure*, capitaine **DASSIGNY**.

Depuis son retour de Tunis, *l'Aventure* naviguait de conserve avec la *Bellone* ; mais, soit qu'il craignît le voisinage du brig, soit toute autre raison, le capitaine **GALLOIS**, commandant de la frégate, changeait parfois de route pendant la nuit sans faire aucun signal. Dans la nuit du 13 au 14, le vent fraîchit, et vers 2 heures, *l'Aventure* fut obligé de prendre le deuxième ris aux huniers ; le temps était très couvert. Pendant que le brig faisait cette manœuvre, il perdit de vue la frégate qui avait viré de bord sans mettre de feux de position. Il la chercha vainement durant toute la journée du 14. Le 15, au matin, il rencontra le brig *le Silène*, commandé par le lieutenant de vaisseau **BRUAT** ; il venait de Mahon et ralliait la croisière dont il faisait partie. Le capitaine **BRUAT** avait eu, la veille, connaissance de la terre ; mais n'ayant pas rencontré la division, il avait pris le large. Les deux brigs se rapprochèrent et les capitaines conversèrent à la voix.

Le temps, fort couvert depuis plusieurs jours, n'avait pas permis à *l'Aventure* de faire d'observations. M. **DASSIGNY** pria M. **BRUAT** de lui donner son point et lui héla le sien. *Le Silène* avait 370 9' de latitude nord et 0,17 de longitude est. *L'Aventure* avait 370 13' de latitude nord et 0,16 de longitude ouest. La fatalité voulut que, bien qu'essentiellement différentes, les longitudes eussent le même nombre de minutes ; il ne vint à l'idée de personne qu'elles pussent être de dénominations différentes. Les terminaisons est et ouest se confondirent, et les deux capitaines se crurent surs de leur position respective.

Le capitaine **BRUAT**, après avoir annoncé qu'il imiterait la manœuvre de *l'Aventure*, se mit dans ses eaux, et les deux brigs firent route au S.-E., le vent variant du nord au N.-N.-O. Ils coururent ainsi sous les huniers, deux ris pris. Une brume très épaisse permettait à peine à *l'Aventure* de distinguer son compagnon qui se tenait à environ 400 mètres derrière lui. A 6 heures, on gouverna à l'est. D'après les observations, cette route devait faire passer à 9 milles du cap Caxines. Vers 8h 15, on avait fait environ 7 milles depuis le changement de route, lorsqu'à bord de *l'Aventure*, on sentit une légère secousse, bientôt suivie d'une seconde, et des cris : Nous touchons ! [1]. Presque aussitôt, une grosse lame prit le brig par la hanche de tribord, et le couvrit en entier. Le gouvernail fut soulagé et la dunette démolie. Toutes les personnes qui étaient sur le pont, furent renversées et ballottées pendant quelque temps par la mer qui déferlait avec fureur.

Au premier coup de talon, on avait essayé de virer vent devant, mais le brig était échoué de l'arrière et il n'obéit pas à son gouvernail ; la mer, le prenant par le bossoir de tribord, le fit tourner en sens opposé, et il resta échoué présentant le côté de tribord au large. Dans cette position, la mer le portait de plus en plus à la côte ; mais la nuit était tellement obscure, qu'il était impossible de rien distinguer. Le navire étant toujours en mouvement, les lames, en le heurtant, le faisaient tomber du côté de terre, et lorsqu'elles se retiraient, il retombait sur l'autre bord. Ces oscillations le fatiguant

1 Les deux brigs se jetèrent à la côte par 1° 23’ de longitude est, c’est-à-dire à 63 milles d’Alger. Une erreur de 0,13’ en latitude et de 1° 5’ en longitude fut la cause de ce double sinistre.

beaucoup et menaçant d'entraîner la chute de la mâture, chute qui pouvait occasionner de graves accidents, on se décida, sur la proposition de l'enseigne de vaisseau **O.TROUDE,** adoptée par le capitaine **DASSIGNY**, alors dans sa chambre, à couper les rides des haubans de tribord, et bientôt les deux mâts tombèrent du côté de terre. Personne ne fut blessé. Le bâtiment continua à se balancer sur sa quille jusqu'à ce qu'il eût été porté entièrement hors de l'eau ; les lames n'eurent plus alors assez de force pour le relever. La dernière oscillation le laissa couché du côté du large. L'enseigne de vaisseau **DELORME**, second du bâtiment, proposa alors de laisser l'équipage se jeter à la nage. M. **TROUDE** s'y opposa énergiquement, en citant les naufrages les plus récents dans lesquels les hommes qui s'étaient hâtés de se jeter à la mer avaient presque tous péri. En présence du dissentiment des deux officiers, on alla en référer au capitaine **DASSIGNY** qui se rangea à l'opinion de l'enseigne **TROUDE**, et fit défendre d'abandonner le bâtiment.

On ignorait absolument où l'on était ; mais les oscillations du brig et une raie blanche, ligne de démarcation des lames sur la plage, faisaient penser qu'on était tout à fait à terre. La position était affreuse ; chacun se cramponnait à la muraille du côté opposé à celui où le navire était incliné, afin d'y trouver plus d'abri lorsque la lame venait à se briser contre lui. Chaque choc faisait craindre aux malheureux naufragés de voir le brig s'entr'ouvrir et d'être jetés pêle-mêle avec ses débris dans une mer mugissante. Puis, par moments, ils renaissaient à l'espoir, alors qu'après avoir été submergés pendant quelques secondes, ils pouvaient respirer librement et sentir encore le bâtiment sous leurs pieds. Ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire, quand l'approche d'une nouvelle lame, annoncée par un mugissement toujours croissant, les avertit de se mettre à l'abri. Quatre heures se passèrent dans cette alternative de vie et de mort. Enfin, à force de regarder, on crut distinguer la terre, et un matelot, bon nageur, s'offrit pour aller la reconnaître ; il y fut autorisé. Quel fut son étonnement, lorsqu'il plongea, de sentir la terre sous ses pieds ! Quand la mer se retirait, il ne restait pas plus de 1 mètre à lm 50 d'eau dans l'endroit où le brig était échoué. Des va-et-vient furent établis, et bientôt tout l'équipage fut à terre.

On eut le bonheur de ne perdre personne dans ce naufrage, et ce fut d'autant plus extraordinaire que, pendant les dernières heures qu'on était resté à bord, le brig présentait son pont aux lames qui venaient s'y briser en déferlant. Entre minuit et une heure, il était évacué.

Au premier coup de talon de *l'Aventure*, on avait songé au *Silène* que l'on avait perdu de vue. Le capitaine **DASSIGNY** ordonna de tirer un coup de canon. L'exécution de cet ordre fut impossible ; on ne put trouver d'amorces, la dunette dans laquelle on les plaçait ayant été totalement défoncée par la mer. Plus tard, on crut apercevoir *le Silène* dans un point fixe ; on ne se trompait pas. L'impossibilité de tirer le coup de canon fut un bonheur pour les naufragés de *l'Aventure*, car sa détonation eût infailliblement attiré sur le rivage les Bédouins qui les eussent empêchés d'effectuer leur débarquement. Toutefois , quand on considère le dénouement de ce malheureux drame, on se prend à se demander s'il n'eût pas été plus avantageux à ses victimes d'être forcées de rester à bord ; leurs souffrances n'eussent pas été plus grandes, mais leurs pertes auraient été moindres.

Descendu à terre l'un des premiers, l'enseigne **TROUDE** se dirigea avec quelques hommes le long du rivage, du côté où l'on avait cru apercevoir *le Silène*. Il le trouva échoué sur la plage, un peu plus au large que *l'Aventure*, duquel il présentait l'avant ; il était incliné du côté de terre. M. **TROUDE** et ses compagnons parvinrent, mais non sans peine, à se faire entendre ; le bruit du vent et de la mer couvrait leurs voix. Le capitaine **BRUAT** se détermina à attendre que son brig fût porté plus à terre pour opérer le sauvetage de son équipage, ce qui eut lieu vers le milieu de la nuit. Un seul homme fut emporté par la mer. Tout l'argent qu'il y avait à bord fut sauvé. Peut-être eût-il mieux valu qu'il n'en eût pas été ainsi, car sa possession causa une partie des humiliations et des mauvais traitements que les naufragés eurent à subir plus tard.

Quand les deux équipages furent réunis, ils cherchèrent un abri contre le vent glacé du nord afin d'y attendre le jour. Ils le trouvèrent dans un petit bosquet touffu, situé près du rivage, dans un marais desséché. Heureux d'avoir échappé à une mort imminente, ils se félicitaient réciproquement,

oubliant qu'ils se trouvaient sur une terre barbare et inhospitalière, et qu'ils avaient tout à redouter de la férocité des Kabyles ; mais à mesure que les sens se réchauffaient, la raison faisait apprécier les dangers de la situation. Au jour, les naufragés allaient être assaillis par les Arabes descendus des montagnes à la vue des deux brigs ; il fallait prendre un parti. Les officiers des deux états-majors furent réunis en conseil ; on examina la situation et l'on discuta les moyens à employer pour en sortir. L'idée première fut de se défendre ; le second parti, de se rendre à Alger et de s'y constituer prisonniers. Le premier moyen n'était pas praticable ; il exigeait des armes, des munitions, des vivres, toutes choses qui manquaient absolument. Des corvées furent envoyées à bord des deux brigs, pour voir quelles ressources ils pouvaient offrir. On ne put monter à bord de *l'Aventure* ; *le Silène*, qui était tombé du côté de terre, offrait moins de danger, mais il était plein d'eau, et les armes avaient été emportées par la mer.

La défense reconnue impossible, on se mit marche vers l'ouest, la configuration de la côte faisant penser que la ville d'Alger se trouvait dans cette direction.

Laissons maintenant la parole à l'un des acteurs de ce triste drame, à l'enseigne **O. TROUDE,** qui, recueillant, à quelques mois de là, ses souvenirs récents, les a consignés dans la relation suivante [1] :

« A peine avions-nous fait quelques centaines de pas que des cris affreux se firent entendre, et nous aperçûmes une troupe de Kabyles armés qui se dirigeaient vers nous. Par bonheur, il y avait à bord du *Silène* un Maltais, nommé **Francisco**, pris, quelque temps auparavant, par ce brig dans un bateau de pêche devant Oran. Cet homme était depuis plusieurs années au service de la régence et connaissait parfaitement la langue du pays et ses habitants. Il s'avança seul vers ces Bédouins qui couraient sur nous en nous menaçant de leurs armes ; il leur dit que nous étions Anglais, et qu'ayant fait naufrage pendant la nuit, nous désirions être conduits à Alger. Les Bédouins parurent douter de ce qu'il avançait ; mais la vue des yatagans et des poignards dont on le menaçait ne l'émut nullement, et sa bonne contenance finit par les convaincre.

Après une courte délibération, les Bédouins nous firent prendre une direction perpendiculaire à la plage, et qui conduisait dans l'intérieur. Le chemin qu'on nous faisait suivre nous éloignait de notre but ; mais, incapables de résister à une masse d'hommes exaspérés qui nous menaçaient, nous nous résignâmes. Chemin faisant, ils nous dépouillèrent, mais sans nous faire éprouver d'abord de mauvais traitements. Lorsque nous passions près d'un village, les femmes poussaient des cris de joie, se précipitaient sur nous et nous enlevaient quelque chose des rares vêtements qu'on nous avait laissés.

Après deux heures de marche, nous fîmes une halte. On commença alors à nous fouiller ; les perquisitions, recommencées par chaque nouvel arrivant, étaient faites avec un soin tout particulier. Tout ce qui nous restait fut enlevé ; l'argent débarqué du *Silène* fut pour nous un sujet de vexations continuelles. Cette halte fut assez longue, et nous crûmes un instant que nous étions arrivés au terme

1 M. O. Troude, aujourd'hui officier supérieur de la marine en retraite, a consacré vingt années à la recherche et à la mise en œuvre des matériaux qui lui ont servi pour rédiger un ouvrage en quatre volumes in-8°, intitulé : Batailles navales de la France. L'éditeur est M. Challamel aîné, libraire des bibliothèques des équipages et des aumôniers de la flotte, commissionnaire pour la marine, les colonies, l'Orient et, à ces divers titres, éditeur ou détenteur des ouvrages qui, sous un rapport quelconque, concernent la marine, les colonies et l'Algérie, ce qui le rend le commissionnaire ou l'intermédiaire naturel de toute personne désireuse de se procurer les livres traitant de ces matières. Les Batailles navales forment un des articles les plus importants de son catalogue. En effet, composé sur des documents authentiques puisés aux archives de la marine — les rapports des commandants en chef et des commandants particuliers, documents conférés avec les publications faites à l'étranger — cet ouvrage est le correctif nécessaire de maintes histoires plus ou moins fantaisistes de la marine écrites par des personnes étrangères aux choses de la mer dont elles ne comprennent même pas la langue, ce qui les a conduites parfois à de burlesques quiproquos, dénaturant les faits ou les rendant inintelligibles. Œuvre impartiale, les Batailles navales ont un autre avantage, celui de rétablir la vérité, sciemment altérée, dans un trop grand nombre de cas, par l'historien anglais W. James, et leur auteur a ainsi doté la marine française d'un livre qui lui manquait, son histoire écrite par un homme compétent. Ajoutons que, sous le rapport du style, les Batailles navales ne peuvent manquer d'être lues avec un intérêt égal à celui des faits qui y sont retracés. Aussi ont-elles eu en France, comme chez les diverses nations maritimes, un succès mérité.

de notre voyage. Il y avait en effet quelque temps que nous étions arrêtés, lorsque nous aperçûmes une vingtaine d'Arabes courant sur nous en poussant des cris sauvages et le yatagan à la main. Ces forcenés tombèrent sur plusieurs hommes qu'ils maltraitèrent en les menaçant de leur couper la tête. Furieux d'arriver trop tard pour prendre part au partage de l'argent, ils nous enlevèrent les rares vêtements qui nous avaient été laissés : nous fûmes réduits à une simple chemise.

Notre Maltais montra encore beaucoup de fermeté dans cette circonstance ; on le menaça de le mettre à mort s'il n'avouait que nous étions Français. Son sang-froid nous sauva une seconde fois, car c'en était probablement fait de nous si dans ce moment la vérité eût été découverte.

Nous continuâmes notre route au pas de course, car les yatagans et les bâtons jouaient incessamment sur nos têtes ; personne n'était envieux de fermer la marche, et chacun pressait le pas. Après avoir ainsi marché jusqu'à environ 3 heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes dans un village plus considérable que ceux que nous avions vus jusque-là ; nos guides s'assemblèrent et délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre. Pendant que nous attendions le résultat de cette espèce de conseil, quelques vieillards apportèrent du pain, soit au capitaine **BRUAT**, soit au capitaine **DASSIGNY**. Trop éloigné de la tête de la colonne, je ne pus, pas plus que mes voisins, participer à la distribution qui fut faite de ce frugal repas, cause première de la mort de mon camarade l'élève de première classe **CHABROL** qui me quitta pour avoir sa part.

Après une courte discussion, chaque Bédouin reprit le chemin de son habitation avec deux, trois, six, etc., d'entre nous. J'étais placé à l'une des extrémités de la colonne ; le partage ayant commencé par le bout opposé, aucun Arabe ne s'empara de moi, et je restai dans cet endroit avec une vingtaine de mes compagnons d'infortune. M. **DASSIGNY** était de ce nombre. Nous reprîmes le chemin que nous venions de parcourir parce qu'il nous rapprochait de la mer. Je ne savais qu'augurer de ce partage ; avait-il été fait afin de trouver moins de résistance de la part des naufragés, ou afin de pouvoir les nourrir plus facilement ? L'abandon dans lequel on nous avait laissés et l'inégalité du nombre d'hommes pris par chaque Bédouin me faisait incliner pour cette dernière opinion. J'en conclus naturellement que notre sort était décidé, que nous devenions esclaves dans l'intérieur.

Notre petite caravane diminuait à chaque pas, car les Arabes que nous rencontrions emmenaient toujours quelques-uns de ses membres ; je ne tardai pas moi-même à devenir un objet de convoitise pour un passant qui me conduisit chez lui. Il devait être 5 heures du soir lorsque j'arrivai à l'habitation du kabyle **Mohamed** ; riche et puissant dans la tribu dont il paraissait être le chef, il m'avait donné six compagnons de captivité. De ce nombre étaient le capitaine **DASSIGNY** et M. **AUBERT**, commis d'administration de *L'Aventure*.

J'étais harassé ; je marchais, depuis qu'il faisait jour, sous la pluie, sans vêtements et sans avoir pris d'autre nourriture que quelques fèves sauvages que j'avais cueillies chemin faisant. Les travaux et les anxiétés de la nuit précédente étaient bien aussi pour quelque chose dans cet état. J'entrai dans la hutte qui nous fut destinée. Quelles réflexions se présentèrent alors à mon esprit. Cependant grâce à la fatigue et au besoin de repos que j'éprouvais, je m'endormis auprès d'un feu autour duquel nous nous étions groupés.

Cette cabane était faite avec des branches, de la terre et du chaume ; un trou creusé dans le sol servait de foyer ; la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée directement au-dessus ; quelques étagères sur lesquelles étaient des vases en bois formaient l'ameublement.

Le lendemain 17, il ne nous arriva rien de particulier ; la liberté dont on nous laissa jouir me permit d'examiner les lieux. L'habitation de **Mohamed**, située sur un point culminant d'où l'on apercevait la mer, se composait de cinq huttes semblables, entourées d'une sorte de clayonnage formant enclos. L'une d'elles servait de magasin d'approvisionnements, les autres étaient habitées par la famille de notre hôte. De distance en distance, et à grande portée de la voix, l'œil découvrait des huttes semblables à celles que nous habitions. Je vis fort peu de traces de culture ; çà et là quelques champs de fèves et d'oignons : pas de blé. Nous passâmes toute cette journée avec les femmes. Elles paraissaient nous porter intérêt et ne cessaient de nous poser des questions auxquelles nous ne

pouvions rien comprendre. Les vêtements qu'on nous avait pris étaient pour elles des objets de luxe, et elles se plaisaient à nous les montrer. L'une d'elles, toute jeune et fort gentille, malgré son excessive malpropreté, quitta ses sales vêtements de laine et s'enveloppa de quatre cravates en coton rouge qui lui étaient échues en partage. Elle s'en mit deux sur la poitrine, une autre sur le dos ; une derrière lui tombait sur les reins. Ces quatre mouchoirs étaient attachés par les coins. Elle avait détaché les boutons de plusieurs paletots, les avait enfilés et s'en était fait des pendants d'oreilles. Ainsi accoutrée, elle vint nous consulter sur sa toilette. Je ne me serais pas attendu à trouver de la coquetterie dans la cabane d'une Kabyle.

Les femmes jouissaient de la liberté la plus grande ; elles étaient constamment avec nous ; leur figure et souvent d'autres parties de leur corps étaient découvertes ; les hommes ne s'en formalisaient pas ; mais, dès que le jour tombait, elles disparaissaient pour ne plus se montrer avant le lever de l'aurore.

J'avais déjà eu l'occasion de remarquer la liberté dont jouissent les femmes arabes de la campagne. Dans un voyage que j'avais fait quelques années auparavant à Tripoli de Barbarie, j'avais été accueilli dans quelques habitations éloignées de la ville, et j'y avais passé des heures entières, seul avec des femmes vêtues souvent très légèrement ; mais, dès qu'elles franchissaient le seuil de la porte, elles s'enveloppaient de leur burnous de telle sorte que les regards les plus indiscrets ne pouvaient distinguer ni la grandeur de leurs pieds ni la couleur de leurs yeux.

Le soir, nous apprîmes que plusieurs marins des cases voisines avaient tenté de s'évader, et qu'ayant été repris, ils avaient été massacrés. Cette conduite imprudente causa non-seulement leur mort, mais encore celle d'un grand nombre de leurs camarades. Les Bédouins savaient que, depuis la déclaration de guerre avec la France, le dey d'Alger donnait deux cents piastres d'Espagne par prisonnier qu'on lui amenait, et cent seulement pour une tête. Craignant de voir la somme promise leur échapper, ou tomber en d'autres mains, quelques-uns firent un calcul atroce. Afin d'être sûrs de toucher une rançon, ils mirent à mort les hôtes qu'ils avaient dans leurs cabanes. Cet événement nous donna à réfléchir ; la moindre imprudence compromettait notre existence ; aussi recommandâmes-nous la plus grande circonspection à nos compagnons ; nous nous en trouvâmes bien.

Le 18, même liberté que la veille pour l'emploi de notre temps. Je ne savais que penser de cette manière d'agir des Arabes. Étendu dans notre cabane, je faisais des conjectures à l'infini, lorsque, dans l'après-midi, un Bédouin que je supposai faire partie de la famille de **Mohamed** parut devant la porte et me fit signe de le suivre. Cette invitation était un ordre pour moi ; je me levai, le Bédouin me prit par le bras, et nous sortîmes de l'enclos. Nous avions à peine fait une vingtaine de pas, lorsque je me sentis retenir par derrière : c'étaient deux femmes qui venaient revendiquer leur propriété. Elles assaillirent le ravisseur en poussant de grands cris, et l'obligèrent à lâcher prise. J'en profitai pour rentrer dans ma case où j'attendis, non sans anxiété, la fin de cette lutte qui eût été funeste à l'auteur du rapt, si nos Arabes avaient reparu. Enfin mes libératrices rentrèrent, et à leurs gestes expressifs, je crus comprendre que cet homme m'entraînait pour me mettre à mort.

Elles nous apprirent que les Bédouins couraient la campagne pour rattraper les hommes qui s'étaient sauvés, et qu'ils massacraient tous les Européens qui leur tombaient entre les mains. Elles me recommandèrent de ne plus sortir. Je me tins pour averti, et ne bougeai plus de mon gîte de la journée. Ainsi je dois la vie à des femmes arabes qui, vingt-quatre heures auparavant, étaient tombées sur nous comme des furies. J'ai, du reste, remarqué chez ces peuplades quelques sentiments d'humanité, mais alors seulement que rien ne pouvait tenter leur cupidité. Je ne puis pourtant expliquer la conduite tenue à mon égard par ces femmes qui n'étaient, soit dit en passant, ni jeunes ni jolies, que par leur crainte de se voir frustrées de la récompense promise.

Le vent était tout à fait tombé, et le temps, qui était devenu clair, me permit d'apercevoir au large deux frégates et deux brigs courant sur la terre. Je les vis mettre en panne ; plusieurs embarcations se dirigèrent sur le point de la plage où nos brigs étaient échoués. Dès que ce mouvement fut

aperçu, les Bédouins de cette partie de la côte s'armèrent en toute hâte en poussant des cris de ralliement. Les dispositions du départ furent faites dans le village ; les ustensiles furent sortis des cases et préparés à être enlevés. Les femmes chargèrent sur leur dos ceux de leurs enfants qui n'auraient pu les suivre. Il était évident que la tribu craignait et supposait un débarquement. Tous les Arabes descendaient des montagnes vers, le rivage.

On nous renferma alors dans la case qui servait de magasin, la seule qui pût être fermée, et, dégainant son yatagan, notre hôte nous fit un discours dont nous comprîmes fort bien la conclusion. Il y allait de notre vie si nous faisions quelque tentative d'évasion pendant son absence. Notre calme le rassura, et il douta plus que jamais que nous fussions Français.

Notre position se compliquait ; si les embarcations tentaient de s'approcher des brigs et étaient repoussées, les Arabes, fiers de ce succès, pouvaient, dans l'ivresse de la victoire, recommencer leurs mauvais traitements ; si, au contraire, ils éprouvaient un échec, ils pouvaient s'en venger sur nous. Le résultat de cette expédition, quel qu'il fût, devait donc nous être funeste. Ces réflexions et beaucoup d'autres du même genre se pressaient dans mon esprit, lorsqu'un coup de canon vint mettre un terme à mes préoccupations ; il était pour nous d'un fâcheux augure.

Mohamed rentra au commencement de la nuit ; il nous tendit de suite la main, et nous fit sortir de notre retraite ; il était évidemment content de lui et de nous. Nous étions encore une fois hors de danger.

Nous avons su depuis qu'ayant bien reconnu que les brigs étaient abandonnés, les embarcations , qui appartenaient à des bâtiments de la croisière, avaient pris le large.

Le coup de canon avait été tiré à bord du *Silène* par les Bédouins. Je reviendrai plus tard sur ce coup de canon qui fut probablement la cause du massacre d'une partie de nos camarades. Cette alerte ayant montré à **Mohamed** qu'il était possible de monter à bord des bâtiments échoués, il forma le projet d'en enlever une partie des munitions, mais un guide lui était nécessaire pour faire ses recherches ; il intima à l'un de mes compagnons l'ordre de le suivre à la nuit. A l'heure désignée pour le départ, notre compagnon, déguisé en Bédouin, se mit en route avec trois Arabes. Quand il leur eut montré la partie du bâtiment où se trouvait la poudre, à bord de *l'Aventure*, il fut mis de faction sur le rivage, afin de donner l'alerte s'il entendait du bruit. Cela ne se fit pas attendre. D'autres Bédouins, attirés probablement aussi par l'appât du pillage, furent bientôt aperçus se dirigeant vers le brig. **Mohamed** et ses deux acolytes quittèrent de suite le navire et donnèrent une chasse vigoureuse aux importuns qui venaient ainsi le troubler.

Le lendemain, je fus chargé de faire des cartouches avec la poudre, alors à l'état de pâte, qui avait été retirée de *l'Aventure*. J'y mêlai à dessein celle de quelques fusées et feux de conserve ; mon brave hôte aura certainement lancé un fort joli feu d'artifice le jour où lui et les siens auront fait usage de mes munitions.

Je commençais à espérer que nous serions conduits à Alger. Les Arabes ne pouvaient nous garder longtemps sans nous faire travailler. Notre nourriture leur coûtait fort peu, il est vrai ; elle consistait en orge mondé au lait, ou en galette cuite sur la cendre. Ces aliments étaient les leurs ; nous ne pouvions nous plaindre que de la modicité de la ration ; celle-ci variait suivant l'appétit de nos commensaux arabes qui mangeaient d'abord et nous passaient leurs restes.

Ce soir là, nous vîmes dans notre village quelques marins maures qui avaient été envoyés par le dey pour le sauvetage de nos brigs. L'un d'eux, qui s'établit chez **Mohamed**, parlait italien. Il nous annonça que le dey avait envoyé à notre recherche, et que le lendemain nous serions probablement conduits à Alger. Effectivement, le 20, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route, escortés par plusieurs Arabes. Nous avions pour tout vêtement une chemise et un pantalon, et quoique nous fussions sans souliers, nous partîmes avec l'intention de presser le pas, afin d'être le plus tôt possible sous la protection de l'autorité. Nous ignorions, hélas ! à quelle distance nous nous trouvions de la ville. Nous étions ralliés en chemin par des bandes de nos camarades qui étaient aussi conduits à Alger, avec quel plaisir nous nous retrouvâmes ensemble ! Mais cette joie fut bientôt changée en

tristesse et en dégoût par la rencontre que nous fîmes de cadavres sans têtes, qui nous donnaient l'explication des discours de nos hôtes sur les dangers de la promenade.
Vers 8 heures, nous rencontrâmes un détachement de soldats turcs envoyés à notre recherche. L'officier qui les commandait parlait français ; il nous apprit que onze des nôtres étaient déjà rendus à Alger et qu'une vingtaine avaient été massacrés. Il nous assura que nous n'avions plus rien à craindre désormais, et après nous avoir dit que nous trouverions une escorte de l'autre côté de la rivière Boberac, il continua sa route. Vers 10 heures, nous passâmes à gué cette rivière, alors grossie par les pluies ; le courant était tel, que plusieurs hommes faillirent être emportés. Nous fîmes une halte sur l'autre rive, où nous trouvâmes effectivement l'escorte qui nous avait été annoncée ; elle se composait d'un Turc qui nous distribua quelques morceaux de biscuit et nous donna quelques vêtements qu'il prit aux Bédouins. Ce Turc nous compta, et dès ce moment nous cessâmes d'être au pouvoir des Arabes.
Nous nous trouvions alors réunis au nombre de soixante-quinze ; les douze (onze et le Maltais) , que nous savions arrivés, formaient un total de quatre-vingt-sept. C'était loin de faire notre compte, et nous commencions à craindre que le chiffre des victimes ne fût plus élevé que celui qui nous avait été donné. Nos craintes n'étaient, hélas ! que trop fondées.
Après avoir fait une halte d'environ une heure à ce point de ralliement, nous nous remîmes en marche. Notre Turc, dont le nom était Sidi-Ali, avait pour toute arme un bâton. Les Arabes qui allaient réclamer notre rançon nous suivirent. Le nombre de ces compagnons augmenta à chaque village que nous rencontrâmes.
Nous marchâmes ainsi jusqu'à 10 heures du soir. La nuit était close quand nous fîmes halte dans un vaste enclos au milieu duquel un grand feu était allumé. Ce lieu avait été choisi pour notre campement de nuit ; nous formâmes le cercle autour du bûcher. La clarté très vive qu'il répandait éclairait tout ce champ dont la garde paraissait être confiée à des Arabes formant une haie autour de nous.
Je n'entreprendrai pas de décrire les souffrances que nous avions éprouvées pendant cette première journée de marche. Nous avions fait au moins dix lieues, presque sans vêtements, sans avoir reçu aucune nourriture et harcelés sans cesse par les Bédouins qui profitaient de l'éloignement de notre guide pour nous maltraiter. Cette marche fut on ne peut plus pénible ; car nous avions été obligés de la faire, pieds nus, sur des cailloux, des plantes épineuses et un terrain desséché par un soleil ardent. Il avait fallu marcher cependant, car les traînards étaient les plus maltraités. Notre guide nous avait procuré deux chevaux sur lesquels les moins vigoureux avaient monté tour à tour.
Peu de temps après notre arrivée, on nous fit une distribution de pain. Malgré la fraîcheur de la nuit et une abondante rosée, je m'endormis dès que j'eus terminé ce modeste repas.
Lorsque le jour commença à poindre, nous nous remîmes en route. Cette seconde étape fut encore plus pénible que la première j'avais les pieds dans un état affreux. La douleur que j'éprouvais quand je me tenais debout m'empêchait de marcher. L'inégalité du terrain et sa nature rocailleuse augmentaient encore ma souffrance qui ne cessa que quand la fièvre me donna assez de force pour marcher.
La majeure partie de mes compagnons était dans le même état que moi ; malgré les sages représentants de Sidi-Ali, nous nous laissions tomber sur la terre pour éprouver quelque soulagement ; mais il fallait presque aussitôt se remettre en route. Heureux encore quand, se contentant d'une simple injonction, les barbares, qui nous accompagnaient et qui riaient de nos tortures, n'employaient pas l'arme qu'ils portaient. Et dans ces moments pénibles, où l'on eût quitté la vie avec joie, il nous fallait écouter les plaintes de nos matelots qui s'adressaient à nous comme à leurs protecteurs naturels ! Nous ne pouvions, hélas ! que recevoir à leur place les coups qui leur étaient destinés.
Vers 2 heures de l'après-midi, on nous fit faire une halte dans une vaste plaine du fond de la baie d'Alger ; on nous fit une distribution de pain ; notre Turc poussa l'attention jusqu'à faire donner un

plat de couscoussou aux officiers. Il y avait plusieurs jours que je n'avais fait un repas aussi copieux.

Enfin, sur les 4 heures, après avoir parcouru dans sa longueur la partie de la Métidja qui est située dans l'est d'Alger, nous nous trouvâmes sur la plage, à 3 milles de la ville. C'était un vendredi, jour dominical des musulmans ; toute la population était sur pied. Nous fûmes bientôt entourés par des Maures et des Turcs dont les intentions parurent d'abord bienveillantes. La joie qu'ils éprouvaient semblait occasionnée par la vue d'un si grand nombre de prisonniers. Mais, plus nous approchâmes de la ville, plus le nombre des curieux augmenta, et leur conduite à notre égard changea bientôt.

Arrivés à la porte de Babazoun, nous fûmes assaillis par une bande nombreuse d'Arabes et de nègres armés de yatagans et de faucilles qu'ils firent brandir sur nos têtes ; les pierres nous arrivèrent de toutes parts ; ce fut une attaque générale.

Dans ce moment critique, où l'effervescence de la populace était portée à son comble, M. **MEARDI** médecin attaché au consulat de Sardaigne, sortit de la ville pour nous protéger. Son intervention nous fut d'un grand secours. Quelques-uns de ces barbares, incapables d'apprécier la générosité de sa conduite, ne craignaient cependant pas de lui répondre par des insultes et par des coups.

Pendant tout le temps que dura notre captivité, le docteur **MEARDI** ne démentit pas un seul jour la haute estime que je conçus de lui dans ce moment critique. Ses soins ne nous firent pas défaut un seul jour. Il exposa plusieurs fois sa vie pour nous procurer quelque soulagement dans les moments les plus difficiles, et, malgré les défenses du dey, il réussit à venir nous donner ses soins.

Honneur à M. **MEARDI** ! Un semblable dévouement est au-dessus de tout éloge.

Nous suivîmes le fossé du sud pour entrer dans la ville par la porte de la Casauba. Le nombre de nos assaillants augmentait à chaque pas ; ils se ruaient sur nous en criant : « Taillar cabesa (on te coupera la tête). » Nous comprenions parfaitement ce langage, et il est surprenant que, dans un semblable moment d 'effervescence, ces menaces n'aient pas été mises à exécution : on se contenta de nous maltraiter. Afin de n'être pas séparés, nous nous plaçâmes sur deux rangs, donnant le bras à notre voisin et tenant notre chef de file de la main que nous avions libre ; la masse que nous formions ainsi était compacte et difficile à entamer.

Maltraités par les hommes, insultés par les femmes qui nous crachaient au visage, nous fûmes littéralement portés par ce flot de populace jusque devant le palais du dey. Là, accablés de fatigue, en proie à des émotions sans cesse renaissantes, quelques Français tombèrent sur le pavé de la rue ; si leurs forces les eussent abandonnés quelques minutes plus tôt, ils étaient massacrés.

La scène changea tout à coup. La populace fut dispersée par les gardes, et le silence le plus profond succéda aux vociférations qui nous avaient accompagnés depuis notre entrée dans la ville. Un spectacle affreux et révoltant nous fut offert : les têtes défigurées et sanglantes de nos infortunés camarades jonchaient la terre, éparses çà et là devant le palais ! Il y avait de quoi succomber à tant d'émotions [1].

On nous compta de nouveau, et nous nous remîmes en marche escortés par des gardes. Après avoir parcouru quelques rues qui étaient entièrement désertes, nous entrâmes dans le bagne où étaient déjà douze naufragés au nombre desquels était le capitaine **BRUAT**. Nous acquîmes alors la triste certitude que le chiffre des victimes était beaucoup plus élevé que celui qui nous avait été indiqué. Nous étions réunis au nombre de quatre-vingt-sept, et le 16 au soir, au moment de notre séparation, nous étions deux cents !

Mes forces étaient épuisées ; mon courage m'abandonna. Il ne pouvait me rester aucun doute. Plusieurs de mes camarades et des hommes auxquels j'étais attaché avaient perdu la vie ! Je tombai sur un banc et je fondis en larmes : la porte de la prison se referma sur nous ! Devais-je franchir cette barrière, qui me tenait emprisonné avec tous les malfaiteurs du pays ?

1 Dans une lettre qu'il écrivit au dey quelques jours après, M. Dassigny lui reprocha avec dignité sa barbarie. Le dey lui répondit qu'il avait été obligé de se conformer à l'usage de laisser les têtes des ennemis exposées pendant trois jours, niais qu'il autorisait leur enlèvement après ce temps. Elles furent ensevelies par les soins de M. le consul de Sardaigne.

M. le comte **d'ATTILI**, consul de Sardaigne, accompagné de M. **PEDROZO**, son chancelier, vint nous voir le lendemain matin. Il nous apportait des objets de première nécessité, et nous annonça qu'une corvette sarde, alors sur rade, se chargeait de nos lettres[1].

Trente-sept marins du commerce, faits prisonniers depuis la déclaration de guerre, se trouvaient déjà au bagne, ainsi que trois Grecs : ceux-ci y étaient depuis sept ans. Nos autres compagnons étaient cinq renégats espagnols, une cinquantaine de Kabyles enchaînés, mais placés dans une autre salle que nous, et une vingtaine d'animaux de diverses espèces, lions, tigres, etc., dont la présence viciait encore l'air naturellement fort malsain de la prison.

Le dey nous envoya à chacun un costume complet d'esclave. Nous acceptâmes pour les matelots, mais nous renvoyâmes ceux qui étaient destinés aux officiers. Nous fîmes acheter des étoffes légères par le consul sarde, et chacun, matelots et officiers, se confectionna un vêtement.

Le logement qui nous fut affecté était composé d'une petite chambre qui recevait le jour par une fenêtre grillée donnant sur la rue, et d'une salle beaucoup plus vaste dont le plafond était supporté par une double rangée de colonnes. Sur le même palier, mais à l'extrémité d'une longue galerie, était le logement des galériens. La ménagerie se trouvait dans la cour.

Jusqu'au jour du débarquement de l'armée française dans la baie de Sidi-el-Ferruch, notre position fut supportable. Grâce à M. et à Mme **d'ATTILI**, notre table était assez abondamment pourvue ; nous avions de l'argent dont notre geôlier en chef, **Ali**, ne faisait pas fi, non plus que du vin que nous lui faisions boire. Parfois, avec la permission de l'Aga, nous allions chez les consuls qui s'étaient tous retirés à la campagne. Nous faisions ces promenades le plus rarement possible, parce qu'elles nous valaient toujours quelques insultes. Il n'y avait pas une femme, pas un enfant qui ne nous criât aux oreilles ces mots avec lesquels nous commencions à nous familiariser : Taillar cabesa.

Deux jours après notre arrivée, on nous amena deux marins de nos équipages. L'un d'eux se trouvait sixième dans une case où un Arabe, par forme de passe-temps, se prit à frapper un de ses prisonniers. Notre marin, remarquable du reste par sa grande taille, indigné d'une semblable conduite, s'empara d'une fourche qui se trouva sous sa main et, se précipitant sur le lâche qui avait fait couler le sang, il lui enfonça une des branches de sa fourche dans la gorge et le terrassa. Un autre prisonnier s'empara d'une hache dont une femme se servait en ce moment pour fendre du bois ; cette malheureuse ayant jeté un cri d'alarme tomba aussi sous ses coups. Les six Français prirent alors la fuite. Après avoir eu à se défendre contre quelques Bédouins accourus aux premiers cris, les deux arrivants étaient parvenus à gagner un petit bois dans lequel ils étaient restés cachés pendant trente-six heures. Ils s'étaient ensuite acheminés séparément vers le rivage, où ils avaient été recueillis, presque sans vie, par des Turcs qui les conduisirent à Alger. On n'entendit plus parler de leurs quatre camarades.

L'arrivée inopinée de ces deux marins nous donna un peu d'espoir. Nous fîmes distribuer de l'argent pour qu'on effectuât des recherches, et nous promîmes une récompense honnête à quiconque nous ramènerait un Français.

Le cinquième jour on en, amena un ; ce fut le seul.

Les têtes exposées devant la Casauba avaient été comptées avant d'être inhumées ; il y en avait cent neuf. Nous étions quatre-vingt-dix ; le Maltais, qui, aussitôt son arrivée, avait été réclamé par le consul d'Angleterre, complétait bien le chiffre de notre effectif. Il ne pouvait plus rester aucun espoir sur le sort des absents.

Après avoir échappé presque miraculeusement au naufrage, cent neuf personnes, officiers et marins des deux brigs, devaient être inhumainement massacrées.

---

1 Le consul d'Angleterre nous fit faire des offres de service ; dans notre position nous devions tout accepter. Nous refusâmes cependant une offre faite d'une manière si banale, et par une personne qui ne daignait pas nous visiter. Nous eûmes peu à nous louer, du reste, de ce fonctionnaire.

Le motif qui poussa les Kabyles à assassiner nos malheureux camarades est resté inconnu. Je ne puis croire toutefois qu'ils eussent commis ce crime de sang-froid sans le concours de plusieurs circonstances qui, toutes, ont tourné contre nous. Plusieurs marins avaient réussi à se sauver de leur case ; repris bientôt, ils avaient été mis à mort. Les Arabes qui nous gardaient ne nous nourrissaient que dans l'espoir d'une récompense ; chaque évasion leur enlevait deux cents piastres. La décapitation ne leur en procurait que la moitié. Les tentatives d'évasion peuvent donc être considérées comme la première cause du massacre. L'apparition de la division française sur la côte dut être la seconde. Le coup de canon tiré dans ce moment fut pour beaucoup un signal de mort. Enfin, le petit combat qui eut lieu dans une case, et dans lequel un Kabyle et une femme furent tués, dut porter l'exaspération parmi les Bédouins des environs.

Le 12 juin, un brig anglais mouilla dans la baie d'Alger ; nous reçûmes la visite de plusieurs officiers.

Le lendemain 13, nous apprîmes qu'une escadre française venait de mouiller dans la baie de Sidi-el-Ferruch. Le dey donna aussitôt l ordre de nous enchaîner deux à deux. On nous annonça que nous allions sortir de la ville pour occuper un bâtiment situé entre la Casauba et le fort de l'Empereur.

Les nombreuses émotions que j'éprouvais depuis quelques jours m'avaient tellement endurci, que cet ordre ne produisit aucun effet sur moi ; je m'étais d'ailleurs familiarisé avec l'idée de l'enchaînement. Au milieu de la chambre que nous occupions se trouvait un billot dont l'usage ne pouvait être équivoque ; je posai la jambe sur ce meuble avec une philosophie que beaucoup de mes compagnons n'eurent pas dans cette pénible circonstance.

On nous laissa la faculté de choisir notre compagnon de chaîne : je fus accouplé à M. **BÉCHON de CAUSSADE**, élève de première classe du *Silène*. Lorsque l'opération fut terminée, une longue corde fut passée dans un des chaînons de chaque couple, et nous nous mîmes en marche.,

Les rues étaient presque désertes ; tous les hommes s'étaient rendus à leur poste de bataille ; mais les femmes, les enfants et les nègres esclaves nous assourdissaient par leurs cris et nous injuriaient ; les plus acharnés se jetaient même sur nous et nous maltraitaient.

Le bâtiment où l'on nous conduisit servait d'écuries et de magasins d'approvisionnements. Nous fûmes entassés, au nombre de cent vingt-sept, dans une galerie voûtée ayant 20 mètres de long sur 4 de large ; 80 mètres pour cent vingt-sept personnes, ou 0m 62 pour chacune !

Notre ration de vivres fut réduite de moitié ; on nous donna, deux fois par jour, un pain dur et grossier, dans la confection duquel il n'entrait, je crois, que du son, et qui pouvait peser 200 grammes. De l'eau en très petite quantité complétait notre repas.

Nous couchions sur la terre ; on ne nous donna pas même un peu de paille pour étendre sous nous ; nos chaînes nous servaient forcément de matelas et d'oreillers. L'atmosphère de notre nouvelle habitation était fétide, car les murs étaient imprégnés de miasmes infects qu'augmentaient l'agglomération d'un si grand nombre de personnes dans un local si réduit et l'obligation d'y satisfaire tous nos besoins. Cette situation, fort triste, n'altéra pas un moment la gaîté des prisonniers. Des chants patriotiques et grivois retentissaient sous les voûtes, au grand ébahissement de nos gardes qui nous regardaient par les fenêtres grillées de notre habitation.

Des scènes de comédies servaient d'intermèdes. Lorsque la nuit arrivait, afin d'éloigner toute réflexion, toute tendance des esprits vers la tristesse, nous racontions des contes. M. **DASSIGNY** était le grand conteur de la bande. Et lorsque l'oppression de la respiration et l'immobilité de l'auditoire indiquaient au conteur qu'on ne l'écoutait plus, que les souffrances étaient oubliées pour quelques heures, les officiers, plus malheureux que ces infortunés sur lesquels ils avaient à veiller, de l'existence desquels ils répondaient en quelque sorte, alors les officiers se serraient la main, sans oser se dire : à demain.....

Le 20, on nous amena un matelot de *l'Artémise* ; il avait été pris se promenant en dehors du camp établi sur la presqu'île de Torre-Chica. Son corps ne formait qu'une plaie. Nous recevions presque tous les jours la visite de notre bon docteur **MEARDI**. Il venait soigner nos malades et nous donner

des nouvelles. Nos gardes ayant fini par lui interdire de nous adresser la parole, nous fûmes obligés d'établir un langage par signes.

Notre geôlier **Ali**, tout en voulant empêcher qu'on nous apprît ce qui se passait, nous mettait lui-même sur la voie. Nous savions par lui quand on s'était battu, car il s'empressait de nous annoncer que les Arabes, qui, d'après lui, étaient toujours vainqueurs, venaient de remporter une victoire. Ses récits étaient tellement comiques, qu'il nous fallait faire les plus grands efforts pour ne pas être pris d'un fou rire ; et quand nous paraissions douter de sa véracité, il s'emportait et nous disait que nous allions avoir la preuve de ce qu'il avançait par l'arrivée de nombreux prisonniers qui, bien entendu, n'arrivaient jamais.

Le jour où le débarquement fut effectué, il nous dit qu'il ne serait pas difficile de battre les Français puisqu'ils étaient enchaînés. Cette idée lui vint probablement de ce qu'on ne vit pas nos troupes se débander aussitôt qu'elles furent à terre. Une autre fois, il nous demanda comment les Français faisaient marcher les hommes de bois qu'ils avaient devant eux ; il voulait sans doute parler des gabions. Un jour, après avoir annoncé que vingt mille Français avaient mis bas les armes et demandé grâce, il nous apporta un shako et une capote qu'on avait promenés dans toute la ville comme des trophées.

Cependant l'armée française avançait toujours, et le dey, craignant qu'on ne vînt nous délivrer, nous fit rentrer dans la ville. Pendant ce trajet pénible, nous fûmes encore en butte aux mauvais traitements de la populace. On nous renferma de nouveau dans le bagne ; seulement, cette fois, on nous entassa dans un cachot obscur et non aéré qui avait du être autrefois une église dont on avait muré les fenêtres, et qui était occupée par les Kabyles que nous remplaçâmes ; c'était la salle des galériens. Une couche de paille presque, totalement pourrie, en couvrait le sol humide. Nous nettoyâmes cet antre infect avant de nous y établir. L'air et le jour n'y pénétraient que par une petite ouverture grillée donnant sur la galerie. La chaleur y était tellement grande, qu'il nous était impossible de conserver nos vêtements ; et nos lèvres brûlantes étaient constamment collées contre les fentes de la porte. Cet air lourd et vicié et la mauvaise qualité de la nourriture ne tardèrent pas à occasionner quelques maladies.

Le 28, on nous amena cinq prisonniers : c'étaient deux soldats et trois ouvriers d'administration.

Le 3 juillet, nous entendîmes une canonnade très vive et très rapprochée. Nous sûmes que c'était l'escadre qui avait défilé le long des forts de la côte.

Le 4, sur les 10 heures du matin, pendant que nous faisions notre déjeuner frugal, en devisant sur les événements de la veille, notre prison fut ébranlée par une commotion violente. Notre porte, quoique verrouillée, s'entr'ouvrit ; le plâtre, la poussière et les toiles d'araignées, qui depuis des siècles, tapissaient les murs et le plafond, furent détachés et obscurcirent, pendant quelques secondes, le jour douteux qui pénétrait jusqu'à nous. Nous crûmes qu'une bombe était tombée sur notre terrasse. Le désordre se mit parmi nous ; chacun voulut chercher un abri, mais nos chaînes nous retinrent et s'engagèrent ; bientôt nous fûmes tous entassés au milieu de la prison, attendant avec anxiété que le projectile fit explosion. Ce moment tant redouté n'arrivant pas, l'ordre se rétablit ; on chercha la bombe, cause de cette panique ; il n'y avait rien, pas même un boulet. Je laisse à penser combien nous dûmes rire de notre frayeur ; le soir seulement, nous sûmes que l'explosion du fort de l'Empereur avait produit cette secousse qui fut ressentie dans toute la ville.

Dans la soirée, un chirurgien maure vint nous offrir ses services ; nous les acceptâmes. Le dey se rappelait, après six semaines, que nous pouvions avoir besoin des secours de l'art.

Au commencement de la nuit, on nous enleva nos chaînes !

Et bientôt notre digne docteur **MEARDI** fut parmi nous. Il nous apprit que des commissaires, munis des pouvoirs du dey, avaient été envoyés au général en chef de l'armée française pour traiter de la paix.

On se figure quelle dut être notre ivresse !

Nous allions être rendus à la liberté ! Nous allions revoir nos familles ! Nous parcourions en tous sens, sans but et machinalement, la galerie qui précédait notre prison. Nous nous embrassions à chaque rencontre ; nos visages reflétaient des pensées diverses. Moi, j'étais fou ou menacé de le devenir. Aussi nos gardes jugèrent-ils prudent de nous faire rentrer et de nous renfermer dans notre réduit. Combien fut longue cette dernière nuit qu'il nous fallut passer dans ce cachot !

Le lendemain matin, 5 juillet, les portes de la prison furent ouvertes : nous étions libres ! La paix était conclue, et notre mise en liberté en était la première condition[1].

Les deux capitaines se rendirent auprès du général en chef qui les avait demandés. Les autres naufragés s'acheminèrent vers la maison du consul d'Angleterre qui nous avait été offerte. Les troupes françaises n'étaient pas encore dans la ville, et cependant nous ne rencontrâmes pas un seul habitant. Ce fut un grand bonheur, car notre délivrance nous avait rendu le souvenir du passé, et nous avions des projets de vengeance que nous ne pûmes mettre à exécution.

Les troupes françaises entrèrent dans la ville à midi. Quelles douces émotions je ressentis en voyant des compatriotes qui étaient mes libérateurs ! Je dirais difficilement ce que j'éprouvai à la vue d'un régiment qui défila devant moi, musique en tête.

J'allai visiter l'arsenal. Aidé de quelques matelots qui m'y avaient accompagné, je fis amener le pavillon de tous les navires algériens qui se trouvaient dans le port.

Cependant, nous étions sans nouvelles de nos capitaines ; je pensais que nous étions oubliés. Nous n'avions pas reçu de vivres de la journée ; notre joie ne faisait pas perdre la mémoire à cet égard. L'absence des deux capitaines me donnait le commandement du détachement ; c'était donc à moi qu'on s'adressait. Je me décidai à faire demander des vivres au général en chef.

Je chargeai l'élève **CAUSSADE** de lui faire connaître notre position. Ce ne fut qu'après beaucoup de difficultés que l'entrée de la Casauba fut permise à mon envoyé ; le général de **BOURMONT** lui répondit qu'il ne pouvait nous donner des vivres.

Nous en reçûmes cependant vers 5 heures du soir ; mais ce fut M. **MEARDI** qui nous les apporta.

Appréciant mieux notre position que nos capitaines, qui, depuis le matin, étaient à la campagne du consul de Sardaigne, ce bon docteur nous arriva avec un âne chargé de toutes sortes de comestibles.

MM. **DASSIGNY** et **BRUAT** revinrent le soir, et nous annoncèrent que nous partirions le lendemain.

Le bateau à vapeur *le Sphinx*, qui était rentré dans le port, nous envoya ses embarcations, et au jour, nous quittâmes cette terre de douleur pour retourner dans notre patrie. Nous fûmes répartis sur quatre bombardes qui retournaient à Toulon.

Je ne terminerai pas ce récit sans rendre hautement justice au sang-froid et à la présence d'esprit du capitaine **BRUAT**. L'idée qu'il eut de nous faire passer pour Anglais, pendant que nous étions dans l'intérieur, nous sauva. Arrivé le premier à Alger, où il avait été conduit, le lendemain même du naufrage avec le Maltais qui lui servait d'interprète, le capitaine **BRUAT** avoua au dey d 'Alger que nous étions Français. Son caractère décidé fut la cause première de la bonne discipline de nos équipages, parmi lesquels un mouvement insurrectionnel se manifesta le lendemain de notre arrivée au bagne. Ce mouvement n'eut pas de suite, grâce à la fermeté dont le capitaine **BRUAT** fit preuve dans cette circonstance difficile.

Nous arrivâmes à Toulon après une traversée de douze jours ; nous fûmes soumis à une quarantaine de vingt jours. Le ministre de la marine, M. **d'HAUSSEZ**, fit mettre à notre disposition tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Cette bienveillance du ministre fut partagée par toutes les classes de la société ; on sympathisait aux maux que nous avions soufferts. Les dames de la halle nous témoignèrent un intérêt tout particulier ; chaque jour, une quête pour les naufragés était faite par elles dans la ville. Des uns elles recevaient des vivres ; les autres leur donnaient du tabac, des effets

1 Cent trente-neuf Français furent délivrés par l'expédition. Parmi eux étaient M. **Dassigny** ; M. **Bruat**, mort amiral ; l'enseigne de vaisseau **O. Troude**, aujourd'hui officier supérieur en retraite ; l'enseigne de vaisseau auxiliaire **Barnel**, et les élèves de première classe **Bonard**, mort récemment vice-amiral, et **Chabrol**.

d'habillement, et ces objets nous étaient envoyés au Lazaret. Ayant appris que les officiers ne participaient pas au partage de ces objets, elles envoyèrent une députation. Ces dames me témoignèrent le regret que leur faisait éprouver notre refus d'accepter leurs dons. L'assurance que je leur donnai, que nous étions abondamment pourvus de tout ce qui nous était nécessaire, ne les satisfit pas. Elles me prièrent de m'adresser à elles si, plus tard, quelque chose nous manquait.
La véritable position des deux brigs, au moment de l'échouage, était : latitude, 36° 53' 12"; longitude, 1° 23' est.
Cinquante-six hommes de *l'Aventure* manquaient au retour en France. De ce nombre étaient MM. **DELORME**, enseigne ; **de CHABROL**, élève de première classe, et **ETIENNE**, chirurgien.
Cinquante hommes du *Silène* avaient aussi péri. Parmi eux étaient MM. **Raynal**, enseigne ; **HARDISSON**, enseigne auxiliaire ; **LAVAUD**, agent comptable ; **SÉNÈS**, docteur, et **SERGENT**, élève de première classe. »

Le récit qui précède est puisé : 1° dans le rapport adressé, le 23 mai 1830, par le capitaine Dassigny au ministre de la marine et des colonies, et inséré dans les Annales maritimes et coloniales, partie non officielle (t. XLII, pages 711-723) ; 2° dans une brochure publiée ensuite par cet officier, sous ce titre : Naufrages des brigs l'Aventure et le Silène. Toulon, J. Baume (s. d., 71 pages in-88) ; 3° et principalement dans une relation circonstanciée du naufrage et de ses suites, rédigée peu de mois après par M. O. Troude, alors que ses souvenirs étaient récents et sûrs.

Ancestrami.fr